



HAL
open science

Femmes indiennes en Equateur au XXIe siècle. Combattantes du quotidien

Didier Vitry

► **To cite this version:**

Didier Vitry. Femmes indiennes en Equateur au XXIe siècle. Combattantes du quotidien. Travaux & documents, 2018, Rôles et représentations de la femme dans le monde hispano-américain. Transgressions et subversions, 52. hal-01910847

HAL Id: hal-01910847

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-01910847v1>

Submitted on 2 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Femmes indiennes en Equateur au XXI^e siècle. Combattantes du quotidien

DIDIER VITRY

Avant d'aborder le sujet de la place des femmes indiennes dans la société équatorienne du XXI^e siècle, je ferai brièvement allusion à deux Déeses précolombiennes découvertes sur la Côte équatorienne par les premiers conquistadores, au XVI^e siècle. Ces Déeses sont parmi les premières figures symboliques féminines que découvrent les Espagnols dans le Nouveau Monde.

DES DÉESSES-MÈRES...

La première est une divinité dont le culte était rendu sur l'île de La Plata, au large de la région de Manta. Il s'agit d'une Déesse-Mère représentée avec un enfant dans les bras mais dont il ne reste pas de trace matérielle¹. Les découvertes archéologiques ont révélé par la suite des vestiges de l'existence, dans cette zone côtière, d'une Grande Déesse-Mère qui était représentée sous la forme de statuettes de femmes appelées les « Vénus de Valdivia », du nom d'une des civilisations ayant vécu sur la côte équatorienne entre 3000 et 1800 avant notre ère².

La deuxième divinité a des liens directs avec le présent puisque sa légende est arrivée jusqu'à nous et elle fait partie aujourd'hui des croyances populaires du pays. Il s'agit d'une Déesse de la santé vénérée dans la même région, à l'arrivée des Espagnols, au XVI^e siècle³. Elle apparaît, à cette époque, sous la forme d'une émeraude sculptée en forme de visage féminin⁴, qui est utilisée dans des rites de guérison. Cette Déesse est parfois encore représentée aujourd'hui⁵. On voit, sur un dessin contemporain, une femme du peuple de Manta portant une émeraude de grande taille représentant la Déesse. La beauté du personnage dessiné correspond assez bien à celle des femmes indiennes d'aujourd'hui, une beauté féminine autochtone longtemps dévalorisée, une fois

¹ Jorge Salvador Lara, *Historia contemporánea del Ecuador*, México : Fondo de Cultura Económica, 1995, p. 75.

² Danièle Lavalée, Luis Guillermo Lumbreras, *Les Andes de la préhistoire aux Incas*, Paris : Gallimard, 1985, p. 19-23.

³ Federico González Suárez, *Historia general de la República del Ecuador. Tomo primero*, Biblioteca virtual Miguel de Cervantes, 2016, p. 41, consulté le 12/08/17.

⁴ <http://www.ballenitasi.org/2011/05/la-diosa-umina-identidad-viviente-del.html>, consulté le 02/08/17.

⁵ <https://www.cc.viajandox.com/manta/leyenda-la-diosa-umina-A2658>, consulté le 02/08/17.

la fascination des premiers contacts passée, mais qui semble ressurgir d'un passé mythique pour venir reconquérir sa place face au diktat des canons de beauté européens ou occidentaux, comme nous le verrons.

Les cultes des Déesse-Mères sont liés aux rites de la fertilité et de la fécondité. Dans ces cultes, la femme est vénérée, elle a un rôle sacré et elle a, souvent, une grande place dans la société. Les Déesse-Mères sont parfois assimilées à la Terre-Mère et on connaît l'importance du culte de la *Pachamama* dans la cosmologie andine, aussi bien dans le présent que dans la longue histoire des peuples andins. Depuis quelques années, dans le contexte d'un renouveau des cultures indiennes contemporaines et d'une reconstruction d'une identité pan-andine et panindienne, il a été décidé que la *Pachamama* serait célébrée le 1^{er} août. Toujours dans le contexte moderne des reconstructions identitaires, elle est souvent représentée actuellement sous les traits d'une femme sur le point de mettre au monde un enfant, son ventre, source de vie étant mis en évidence⁶. La *Pachamama* est reconnue comme sujet de droit depuis 2008, en Equateur, et depuis 2009, en Bolivie. En 2010, une Déclaration Universelle des droits de la Terre-Mère est même signée lors de la Conférence Mondiale des Peuples Contre le Changement Climatique, à l'initiative du président bolivien Evo Morales et de représentants indiens.

Dans le contexte mondial où il devient urgent de se préoccuper du sort de la Nature et de la planète, la vénération des populations indiennes pour la *Pachamama* dans les Andes, connue sous d'autres noms dans le reste du continent américain, ne relève pas seulement du folklore ou des reconstructions néo-indiennes inspirées du courant New-Age⁷. Cette figure féminine inspire le parcours de certaines femmes indiennes d'aujourd'hui, dans leurs luttes quotidiennes. Elle guide les actions que ces femmes mènent, depuis plusieurs décennies maintenant, dans les sociétés latino-américaines et aux Etats-Unis ou au Canada. On constate même que le parallèle entre la femme indienne et la Terre-Mère est souvent fait. Sur une photo diffusée sur les réseaux sociaux, on voit une femme qui a de la terre sur le ventre⁸. Une branche jaillit de cette terre qui se confond avec son ventre. Elle a aussi une feuille dessinée sur sa joue ; la Terre est donc ici symbole de féminité et elle est source de vie.

Cette perception de la Terre comme une Mère et comme le principe féminin par excellence est communément admise aujourd'hui dans nombre de populations indiennes de tout le continent et il n'est pas rare de s'en réclamer pour exiger plus de respect envers les femmes ou pour leur redonner une place essentielle dans la société, aussi bien au sein des communautés indiennes que dans le monde non-Indien.

⁶ <http://templeyonimatre.weebly.com/deacuteesses/priere-quechua-a-pachamama>, consulté le 02/08/17.

⁷ <https://www.newyorklatinculture.com/pachamama/>, consulté le 02/08/17.

⁸ <http://www.contagioradio.com/actualidad/ambiente/>, consulté le 10/08/17.

Il faut se rappeler que dès les premières années de la conquête, les Espagnols ont trouvé sur leur chemin, un certain nombre de sociétés matriarcales dans lesquelles le rôle des femmes n'était pas négligeable sans pour autant que ce type de société soit la règle, un grand nombre de sociétés amérindiennes étant, à l'époque des premiers contacts, des sociétés patriarcales. Ce qui est certain, comme je l'évoquais à l'instant, c'est que les femmes indiennes n'ont pas laissé les conquistadores indifférents. Elles ont été tantôt objets d'admiration ou de désir sexuel, tantôt guerrières amazones. Les Espagnols ont en effet été souvent éblouis par la grande beauté des femmes et de quelques princesses indiennes qu'ils ont croisées lors de leurs expéditions. Ils ont aussi rencontré des femmes caciques ou des femmes guerrières qui ont lutté contre eux les armes à la main et qui ont souvent été à la tête des guerriers masculins. Ces redoutables guerrières ont d'ailleurs largement contribué à la naissance du mythe de l'existence des Amazones dans la région. Elles ont été les premières femmes indiennes à résister et elles l'ont souvent payé de leur vie.

... AUX COMBATTANTES D'AUJOURD'HUI

Cette image de combattantes indiennes a traversé les siècles et, parmi les nombreuses femmes anonymes ayant pris part aux différentes rébellions indiennes qui ont émaillé l'histoire coloniale de l'Amérique hispanique, quelques noms sont restés dans les mémoires. Ces femmes sont devenues légendaires et elles sont évoquées dans le présent lorsqu'il s'agit de commémorer un événement historique ou lors de la journée internationale de la femme indienne ou de la femme autochtone (*Día Internacional de la Mujer Indígena*), célébrée le 5 août. Cette journée a été instituée en 1983⁹, en l'honneur de Bartolina Sisa, la femme de Tupak Katari. Bartolina Sisa a participé avec son mari aux rébellions indiennes du Haut Pérou, qui correspond à la Bolivie actuelle, à la fin du XVIII^e siècle. On peut voir sur certaines affiches publiées à cette occasion que le souvenir de Bartolina Sisa est toujours vivant aujourd'hui et qu'elle est une source d'inspiration pour les revendications identitaires contemporaines : « *Bartolina Sisa vive y es nuestra identidad* »¹⁰.

A peu près à l'époque de la rébellion de Tupac Katari, a lieu aussi, au Pérou, la révolte de Tupac Amaru dont la femme, Micaela Bastidas¹¹, a aussi lutté à ses côtés. Micaela Bastidas, Tupac Amaru et leurs enfants ont été exécutés par les Espagnols en 1781, Bartolina Sisa a été exécutée en 1782. Ces

⁹ <https://www.servindi.org/actualidad-informe-especial/05/09/2017/mujeres-indigenas-que-todoas-deben-conocer>, consulté le 06/09/17.

¹⁰ <https://www.pinterest.com/pin/514747432379136464/>, consulté le 05/08/17.

¹¹ <https://historiaperuana.pe/biografia/micaela-bastidas-puyacahua/>, consulté le 15/08/17.

deux femmes sont entrées au panthéon des femmes combattantes légendaires des luttes d'émancipation américaines mais aussi de la résistance indienne.

Dans un passé plus proche, et dans le contexte équatorien, on ne peut pas manquer d'évoquer Dolores Cacungo et Tránsito Amaguaña qui sont les représentantes les plus emblématiques des femmes indiennes équatoriennes militantes de la cause indienne, au XX^e siècle.

Dolores Cacungo a été au cœur des luttes sociales et indiennes à partir des années 40. Elle a fait partie de la FEI (*Federación Ecuatoriana de Indios*), créée en 1944, dans le sillage du parti communiste équatorien. La FEI est la première organisation indienne ayant pour objectif de défendre les droits des Indiens, au niveau national. Dolores Cacungo a trouvé dans cette fédération les moyens d'agir et de faire entendre sa voix. Une voix que l'on peut entendre aujourd'hui dans des vidéos d'archives disponibles sur internet¹². On comprend mieux, en l'écoutant, la dureté de sa tâche et les souffrances qu'elle a endurées. Les femmes indiennes qui poursuivent la lutte aujourd'hui en sont pleinement conscientes.

Tránsito Amaguaña, Mama Tránsito, quant à elle, a été au cœur des combats pour les droits des Indiens dans les années 60 et 70. Ses funérailles, en 2009¹³, montrent que ses actions ont été reconnues au plus haut niveau de l'État équatorien et que les femmes indiennes qui sont au cœur de l'action, aujourd'hui, comme Lourdes Tibán qui lui attribue le rôle de modèle dont les responsables indiennes actuelles doivent continuer à s'inspirer.

La prise en main de leur propre destin par les femmes indiennes n'est pas un phénomène nouveau mais c'est un mouvement qui est très dynamique ces dernières années. Dans tous les pays d'Amérique latine, presque sans exception, les femmes indiennes, pourtant doublement discriminées, en tant que femmes et indiennes, et souvent très minoritaires, prennent ou reprennent le pouvoir. Elles se retrouvent à la tête de divers projets dans leurs communautés, elles évoluent au sein d'organisations indiennes ou de défense de la nature, elles participent à la vie politique, elles se placent donc maintenant sur le devant de la scène et cela ne dérange plus personne. Mais cette reconquête du pouvoir a été durement acquise, elle ne s'est pas faite sans obstacles et elle n'est parfois pas définitive. Il faut souvent lutter au quotidien pour la maintenir.

Le sous-titre de la présente communication m'a été inspiré par la résistance de femmes dans les sociétés arabes et berbères, au Maghreb. On les a appelé « combattantes du quotidien »¹⁴ parce qu'elles occupent des fonctions qui ne leur étaient pas accessibles auparavant ou entreprennent des actions qui sont parfois encore mal acceptées, sans toutefois être impossibles. Il m'a donc semblé

¹² *Dolores Cacungo, 1969. Entrevista Rolf Blomberg*, YouTube, ajouté le 21 juin 2017.

¹³ *Funerales Mama Tránsito Amaguaña*, YouTube, ajouté le 10 mai 2017.

¹⁴ <https://mouqawamet.wordpress.com/category/combattantes-du-quotidien/>, consulté le 20/08/17.

que les femmes indiennes en Amérique latine et en Equateur pouvaient, pour les mêmes raisons, être aussi qualifiées de « combattantes du quotidien ».

Ces combattantes du quotidien latino-américaines ou équatoriennes évoluent dans plusieurs domaines qui vont de la mode ou de la recherche de nouveaux canons de beauté féminins, au militantisme ou à la participation politiques, au niveau local, régional et national, en passant par les arts, la musique ou le cinéma et l'audio-visuel, par exemple, ou encore, par des actions orientées vers le développement social et économique.

Les luttes sociales et politiques de ces femmes sont très connues. Rappelons-nous que le prix Nobel de la Paix a été décerné à Rigoberta Menchú, en 1992, et que, depuis cette année, les luttes des femmes indiennes en Amérique latine ont été plus souvent sous les feux des projecteurs. Il en est de même en Equateur où des femmes indiennes comme Nina Pacari, Blanca Chancoso, Diana Atamaint ou Mónica Chuji, pour ne citer que les plus connues et les plus médiatisées, ont attiré l'attention des médias et des chercheurs. Je n'insisterai donc pas ici sur ce qu'elles ont apporté au mouvement indien même si elles méritent aussi, amplement, la dénomination de « combattantes du quotidien ».

Il aurait été intéressant d'aborder aussi d'autres aspects sociaux et économiques tels que la prise en charge du tourisme communautaire par des femmes, l'accès des femmes indiennes à des postes à responsabilité dans les administrations publiques ou dans les entreprises privées, leur rôle dans le développement de l'Education Interculturelle bilingue et bien d'autres choses encore. Mais il s'avère que, guidé par une actualité brûlante, j'ai trouvé suffisamment de matière pour m'arrêter, aujourd'hui, sur des aspects qui sont moins souvent abordés ou qui relèvent plus du folklore que de questions identitaires et ethniques : la mode indienne, la beauté féminine indienne et la musique d'inspiration indienne interprétée par des femmes.

DES NOUVEAUX CANONS DE LA BEAUTÉ ET DE LA MODE...

Commençons par le domaine de la beauté et de la mode. La question de l'apparence physique des Indiens en Equateur a été douloureusement à la une des réseaux sociaux il y a quelques mois. A l'heure où il est très facile et très rapide de diffuser une vidéo sur internet, il se trouve qu'au mois d'août 2017, une jeune Vénézuélienne ayant émigré en Equateur suite aux événements dans son pays, a affirmé dans une vidéo que les Equatoriens étaient laids parce qu'ils ressemblaient à des Indiens : « *Son feos, parecen indios* »¹⁵ a-t-elle déclaré en éclatant de rire. Il n'est pas difficile d'imaginer le tollé que cela a provoqué en Equateur, tant chez les Indiens que dans la société « blanche-métisse ». Pourtant, les

¹⁵ *Venezolanos hablan mal de Ecuador Son Feos Indios #ladybeladera*, YouTube, ajouté le 12 septembre 2017.

préjugés sur le physique des Indiens sont encore très présents dans la société équatorienne mais la population est aussi sensibilisée, depuis un certain nombre d'années déjà, à la défense et la mise en valeur de la beauté féminine indienne en Equateur. Les défilés de mode et les élections de miss indiennes, qui se sont multipliés ces dernières années, sont un exemple de cette volonté de faire enfin taire l'Éternelle rengaine « *indios y feos* », « indiens et moches » ou « moches et indiens ».

Un de ces défilés a eu lieu le vendredi 15 septembre 2017, dans la ville de Colta, dans la région du Chimborazo, au centre de l'Equateur¹⁶. En plus d'être un concours de beauté, cette manifestation est aussi une rencontre interculturelle des minorités ethniques de l'Equateur, selon ses organisateurs¹⁷. Elle a réuni des jeunes filles de différentes communautés andines dont la langue est le *kichwa*, une représentante *shuar* d'Amazonie, dont la langue est le *shuar chicham*, des représentantes du peuple *Manta-Huancavilca*, habitant la Côte, et des représentantes afro-équatoriennes qui parlent, pour ces deux dernières communautés, l'espagnol. La société blanche-métisse n'est pas totalement exclue de l'événement : elle y est toujours cordialement et gratuitement invitée en tant que spectatrice, une large communication étant faite autour de ces événements, dans le but de faire découvrir et de revaloriser la beauté indienne et noire dans la société équatorienne.

La légende de la photo illustrant l'article qui relate cet événement, vient confirmer le caractère identitaire et ethnique, pleinement assumé et revendiqué par les organisateurs et les participantes de ces défilés de miss indiennes : « *Las reinas de los pueblos modelaron con sus trajes típicos y se dirigieron al público en sus idiomas* ». Les vêtements traditionnels sont de mise et les candidates s'expriment, comme il se doit, dans leurs langues respectives. Le premier adjoint au maire indien de la ville de Colta, qui est l'organisateur de l'événement, précise au journaliste qu'il tenait à ce que ce soit une manifestation dans laquelle les traditions et la cosmologie indiennes seraient mises en avant. Montrer la beauté féminine indienne est aussi une occasion, selon lui, de reconnaître les droits des femmes indiennes, de ne plus les cantonner à leur rôle de ménagère ou de servante et de les reconnaître comme des femmes à part entière¹⁸.

Ces concours de beauté, comme on peut s'y attendre, ne font cependant pas l'unanimité, parmi les Indiens. Pour certains, ce ne sont tout d'abord qu'une copie des concours de beauté du monde occidental et ils n'ont rien d'authentiquement indien. D'autres, plus militants de la cause féministe, estiment que ce type de concours, en insistant presque exclusivement sur la beauté physique et

¹⁶ <http://www.expreso.ec/actualidad/las-nustas-des-filaron-por-la-pasarela-en-colta-FM1709968>, 20 septembre 2017, consulté le 21/09/17.

¹⁷ *Ibid.* : « *Estamos celebrando el encuentro de la interculturalidad, demostrando la importancia de la vivencia y la cosmovisión indígena* ».

¹⁸ *Ibid.* : « *demonstrando la belleza que existe en nuestras mujeres, que antes las considerábamos solo como amas de casa; ahora tenemos la sabiduría para reconocer sus derechos* ».

en présentant la femme comme un objet de décoration ou un objet sexuel, ne va pas dans le sens d'une véritable émancipation de la femme en général et de la femme indienne en particulier.

En réponse à ces critiques et pour éviter ces écueils, ces événements sont souvent associés à des fêtes traditionnelles en relation avec la spiritualité et la cosmologie indiennes. C'est le cas, par exemple, d'une fête d'initiative privée, organisée par des *Kichwa* urbains à Otavalo, dans le nord de l'Équateur : la *Sisay Pacha Raymi*, la fête des fleurs, célébrée au mois de mars et au cours de laquelle est élue la *Sisay Pacha Ñusta*, la princesse des fleurs. Les candidates doivent participer au rituel de purification du *Tumarina*, avant leur élection¹⁹. Le *Tumarina* est une cérémonie qui fait appel aux symboles de la vie, de la fécondité, aux esprits de la nature, à l'esprit de l'eau, *Yaku Mama*, à l'esprit du vent, *Wayra Mama*, à l'esprit du feu, *Nina Mama*, à la Terre-Mère, *Pachamama* ou *Allpamama*, à *Taita Inti*, Notre Père le Soleil. Cette élection a donc aussi comme ambition de donner aux candidates l'occasion de redécouvrir, de renforcer ou de reconstruire leur propre culture, leur propre spiritualité, dans laquelle plusieurs principes féminins sont d'ailleurs bien présents, comme le mot *Mama* accolé aux quatre éléments l'indique. Les candidates et les organisateurs partagent ces rituels avec les habitants métis de la ville d'Otavalo qui ont ainsi l'occasion de mieux vivre une interculturalité devenue une des priorités de la société équatorienne.

Ce mélange entre revendications ethniques et valorisation de la beauté féminine indienne est inévitable à chaque fois qu'une élection de miss indienne est organisée en Équateur. C'est pour la différencier des autres concours de beauté, précisément. Cette valorisation de la beauté physique semble même être rendue nécessaire face au regard encore méprisant ou concupiscent que la société blanche-métisse peut poser sur les femmes indiennes.

A ce sujet, *Amazoom-TV*²⁰, une télévision en ligne amazonienne, s'est justement fixé comme objectif de « rompre avec les vieux clichés sur la beauté », « *Rompiendo Esterotipos de Belleza* » en affichant au grand jour et à force de clip vidéos ou de photos, la beauté de la femme indienne amazonienne.

De nombreuses marques de vêtements participent aussi au changement du regard de la société sur les femmes indiennes puisque la majorité des mannequins sont des mannequins féminins dont les photos et les vidéos sont de plus en plus diffusées dans les médias et sur les réseaux sociaux. Ces femmes peuvent ainsi rivaliser, à l'échelle de l'Équateur, avec les mannequins traditionnels de la mode occidentale. Ces marques de vêtements sont d'ailleurs créées principalement par des femmes indiennes.

L'une de ces marques, *Wasipungo*, a pour slogan « *creando tu estilo* »²¹, « créer ton style », et propose aux femmes de s'affirmer dans un style

¹⁹ PROGRAMA 20 (29-03-2014), *Bajo un mismo sol*, YouTube.

²⁰ <https://www.facebook.com/amazoomTV/>, consulté le 12/08/17.

²¹ <https://www.facebook.com/wasipungo.ec/>, consulté le 12/08/17.

vestimentaire « typiquement » indien. Elle propose aussi une robe de mariée qui reste une robe de mariée conventionnelle mais à laquelle on a donné une touche ethnique.

Le slogan d'une autre marque de vêtements, « *Vispu, Elegancia con identidad* »²², « Élégance et identité », vient contrer l'idée que l'élégance ne peut pas être indienne. Il y a dans ce slogan l'affirmation d'une élégance indienne qui peut rivaliser sans complexe avec une élégance européenne ou occidentale qui prévaut toujours dans les sociétés latino-américaines actuelles et en Equateur, bien évidemment. Cette marque allie d'ailleurs tradition et modernité et elle prétend s'inscrire parfaitement dans une modernité interculturelle qui aurait alors réussi le pari de ne pas effacer complètement la diversité ethnique du pays.

La spécificité de cette élégance indienne est précisée par les créatrices d'une autre marque de vêtements, *Churandy*²³. Cette élégance est donc inspirée, selon elles, par la nature et ses couleurs. Les dessins et les fleurs brodés sur les corsages des femmes ne sont pas de simples broderies : ils expriment la recherche d'un équilibre entre les êtres humains et la nature. Ces broderies, selon leurs créatrices, représentent une révolution dans le sens où elles viennent bouleverser des normes esthétiques pour venir en proposer de nouvelles, inspirées, celles-là, par leur culture et correspondant à leur identité.

Les exemples sont très nombreux, il n'est pas possible de les citer tous ici. Mais leur nombre nous montre qu'il y avait un créneau à prendre, pour les Indiens, dans le domaine de la mode et de la beauté. Cela montre peut-être aussi que le besoin de revaloriser cette mode et cette beauté indienne s'est cruellement fait sentir pour lutter contre les moqueries et le mépris auxquels les femmes indiennes sont encore trop souvent confrontées aujourd'hui.

Nous pouvons donc dire que ces jeunes femmes qui sont les représentantes de la beauté indienne actuelle sont aussi des combattantes du quotidien. Le contexte actuel, avec les affaires de harcèlement sexuel ou de non-respect de la femme dans le monde du travail, dans les milieux artistiques et de la mode, peut nous conforter dans cette affirmation. Même si les candidates et les lauréates des concours de beauté n'ont traditionnellement qu'un rôle de représentation, cette nouvelle mode indienne a peut-être la spécificité de pouvoir remodeler l'imaginaire collectif indien ou non-indien. Ces jeunes femmes apparaissent, en effet, sur les passerelles, sur les photos et dans les vidéos comme si elles ressurgissaient d'un passé mythique pour remettre sur un piédestal une

²² <https://www.facebook.com/VISPU-Elegancia-con-Identidad-180542158632947/>, consulté le 12/08/17.

²³ <https://www.facebook.com/churandy.tu.nueva.imagen:> « *Inspirado por la naturaleza, sus colores, flores y bordados que buscan un equilibrio del ser humano con la naturaleza y expresan el amor por la vida. Esta es una revolución que nace desde nuestras propias iniciativas* ». « Marcando la diferencia, Diseño de moda intercultural Churandy Tu Nueva Imagen », consulté le 12/08/17.

esthétique amérindienne, à nouveau reconnue et admirée aujourd'hui, alors qu'elle a été bafouée pendant des siècles.

La mode est un secteur qui touche tout le monde, à un moment ou à un autre et à des degrés divers, et c'est donc un des moyens pour les Indiens d'essayer de changer les mentalités et de faire accepter la diversité dont ils sont porteurs. Les arts aussi, la musique en particulier, vont dans le sens d'une reconnaissance des cultures indiennes et de leur pleine intégration dans le XXI^e siècle.

... À L’AFFIRMATION DE SOI PAR LA MUSIQUE

Les femmes sont très présentes dans la musique d'inspiration indienne, en Equateur. Un montage photo humoristique sur cette présence féminine dans la musique circule en ce moment sur les réseaux sociaux²⁴. La photo du haut est en noir et blanc, elle daterait de 1935 et elle représente un groupe de musiciens qui sont tous des hommes. La photo du bas représente un groupe de musique exclusivement féminin créé en 2017 dans la région d'Otavalo.

La musique indienne équatorienne est rarement une musique révolutionnaire mais elle véhicule, ouvertement ou en filigrane, des idées en faveur de la cause indienne. L'exemple de Luna, une jeune chanteuse indienne de vingt-six ans, est significatif de cette posture²⁵. Elle déclare en effet être très attachée à ses racines *kéichwa* et elle tient absolument à chanter dans cette langue qui lui procure une satisfaction qu'elle ne retrouve pas dans la langue espagnole qui n'est d'ailleurs pas sa langue maternelle. Elle tient à ses vêtements traditionnels qu'elle porte aussi bien pour ses concerts que dans la vie de tous les jours, elle se réclame d'une spiritualité andine en lien avec la nature et elle est solidaire de la cause indienne. Mais elle m'a révélé, dans un entretien, qu'elle n'éprouvait pas vraiment le besoin de se tenir au courant des débats qui avaient lieu lors du congrès de la principale organisation indienne auquel nous assistions en 2014. Elle préférerait vivre son identité sans avoir d'autre revendication que celle de se réaliser en tant que chanteuse et artiste indienne.

Une autre chanteuse *kéichwa*, Pacha Guillin Yuquilema, se veut l'héritière des enseignements de sa grand-mère qui lui permettent de puiser aux racines de sa culture²⁶. Pour ce faire, et selon ses propres paroles, elle doit s'efforcer d'être, en tant que femme, une digne représentante de la Terre-Mère, fertile et protectrice, et en tant qu'Indienne, une digne dépositaire des savoirs des ancêtres qui ont transmis de génération en génération les bienfaits de cette Terre

²⁴ <https://www.facebook.com/pacha.gy>, consulté le 15/08/17.

²⁵ Entretien n° 4, Viviana Chango (Luna), 17/05/2014.

²⁶ <https://www.facebook.com/pacha.gy> : « *Soy mujer indígena, mujer como la Madre tierra, Fértil, callada, protectora y fuerte. Sé sembrar con la Luna los frutos del alimento, Teñir la lana para hacer el tejido, Hacer medicina como me enseñó mi abuela, Sé cantarle al nuevo día... ¡Jnyayay!!!!* »), consulté le 15/08/17.

nourricière. C'est la transmission de ces connaissances qui lui donne la force, au quotidien, de chanter en hommage au nouveau jour qui commence et de transmettre à son tour ce qu'elle a reçu. Une des manifestations concrète de cette philosophie de vie qu'elle s'efforce d'appliquer, est une berceuse que lui a apprise sa grand-mère. La chanson dit à peu près la chose suivante : « Tout va bien, petit enfant, *Alli nini wawitu*, tout va bien, je suis là, *Alli nini ubilla*, tu es précieux comme de l'argent (comme une cloche en argent), *Cullqui campana shina*, tu es une petite merveille, je veille sur toi, *Canguí casuma wawa* »²⁷.

Dans le discours de Pacha Guillin, et dans ses chansons, il n'y a pas autant de militantisme politique que dans le discours de Tamyá Morán, une autre chanteuse *kichwa* qui, elle, utilise un vocabulaire plus engagé²⁸. Ses chansons le sont moins cependant. Le 12 octobre 2017, par exemple, elle a fait part de ses réflexions sur les commémorations de cette journée appelée, entre autres dénominations, *Día de la Raza*, ou *Día de la Hispanidad*, et sur sa symbolique. Elle évoque tout d'abord les cinq siècles de résistance indienne : *El Día de la Raza o de la Hispanidad* a été en effet rebaptisé, dans de nombreux pays latino-américains, *Día de la Resistencia Indígena*, Journée de la Résistance Indienne. Tamyá Morán rappelle ensuite que le monde dans lequel elle vit, la réalité dont elle hérite aujourd'hui, en tant que femme et en tant qu'Indienne, ont été façonnés avec du sang et des cendres. Mais l'espoir n'est pas perdu puisque le sang versé par son peuple au cours des siècles, se transforme aujourd'hui en un fleuve d'espérance, pour le continent *Abya Yala*, qui est le nom que les organisations indiennes contemporaines ont donné au continent américain. Toujours selon elle, ce continent amérindien, *Abya Yala*, est un exemple pour l'humanité, c'est une terre qui renaît de ses cendres et retrouve ses racines autochtones pour montrer au monde comment entreprendre le chemin vers la liberté, face aux échecs et à l'agonie du monde occidental. On voit que le vocabulaire utilisé par la chanteuse est beaucoup plus militant bien qu'elle ne soit pas non plus une révolutionnaire ou une militante anti-occidentale. Elle n'est pas vindicative, elle n'a pas de compte à régler avec la société équatorienne ou avec la société occidentale, ou peut-être a-t-elle réglé ses comptes en réussissant ses études de musique à l'université, études qu'elle poursuit actuellement dans une université aux États-Unis. Son discours reflète plutôt les combats incessants que les Indiens doivent livrer, au quotidien, pour un renouveau de cette identité indienne que l'on aurait

²⁷ *Alexita ft Pacha Guillin Cullqui Campana Shina*, YouTube, ajoutée le 3 juillet 2014.

²⁸ <https://www.facebook.com/TamyáMoran/> : « Hoy el mundo habla, la sociedad calla, historias llevo en mi piel, aquel lienzo perpetuo que el mundo me pintó con sangre y cenizas, hoy mitos anacrónicos de olvido que juegan a la desesperanza de la herida abierta ya 5 siglos de resistencia. El atlas occidental carga con el peso del mundo en agonía, reflejo de aquel conquistador hoy en ruinas y desdicha, aquel desarrollo hoy sucumbe y muere en su propia agonía. "Abya Yala" es y será siempre la nueva aurora del mundo, mi sangre y tu sangre son los ríos de esperanza, arterias fluviales que evocan en la libertad », consulté le 13/10/17.

pu croire perdue car vaincue par les nombreux assauts qu'elle a subis tout au long de l'histoire du continent américain.

Avec Mariela Condo, une artiste un peu plus connue que les précédentes au niveau national, on revient à des considérations moins identitaires. Mariela Condo ne fait pas de ses racines indiennes son cheval de bataille. Elle se définit avant tout comme une artiste, une chanteuse, une musicienne et précise dans un entretien qu'elle perçoit la musique comme un langage universel capable de réunir les cultures, et non pas comme un instrument de renforcement d'une identité spécifique. Elle se démarque en cela du discours identitaire très en vogue actuellement, comme nous l'avons vu. Et elle est parfaitement consciente que cette prise de position peut lui valoir des critiques mais elle assume sa position, sans pour autant renier non plus ses origines indiennes qu'elle assume aussi parfaitement, origines qui l'inspirent parfois et dont elle est très fière. Mais les références à son identité indienne sont beaucoup plus discrètes. Lorsqu'elle évoque la spiritualité de son peuple, sa cosmologie, elle se rappelle que ses grands-parents, dans leur communauté, étaient très discrets sur les coutumes indiennes. On aurait même pu croire en les regardant qu'ils les avaient totalement oubliées. Leur spiritualité se manifestait par des gestes simples comme une petite offrande à la Terre avant de planter quelque chose, par exemple. Ou par des petites anecdotes comme le fait que son grand-père voyait les personnes mortes alors que le curé répétait à ses paroissiens que les morts allaient au ciel et, qu'en aucun cas, ils ne restaient sur terre... Le grand-père répondait alors à sa petite-fille à peu près la chose suivante : « Si le curé te demande, ne fais pas d'histoire, ne le contrarie pas, dis-lui que les morts vont bien au ciel. Mais sache qu'ils sont parmi nous, je les vois ».

Mariela Condo²⁹ a quitté sa communauté très jeune, elle n'a plus très souvent l'occasion de parler *Kichwa*, ce qui ne l'empêche pas de le comprendre parfaitement, de chanter parfois dans cette langue et d'en appréhender toute la complexité, toute la poésie. Elle est donc très à l'aise aussi dans sa culture d'origine mais elle ne veut pas qu'on la réduise à son rôle de chanteuse indienne. Elle est, en ce sens, un exemple, parmi beaucoup d'autres, d'une mise en pratique réussie de l'interculturalité : une Indienne peut aussi s'attaquer à un répertoire qui fait partie de la culture universelle et travailler dans un milieu interculturel dans lequel l'origine ethnique passe au second plan et où seule compte l'expertise musicale et technique nécessaire à la réalisation du travail. Regardons et écoutons, à ce propos, l'enregistrement d'une célèbre chanson latino-américaine qu'elle a reprise il y a peu : « *Duerme negrito* »³⁰.

La présence des femmes indiennes dans le milieu de la musique est relativement bien acceptée, aujourd'hui. Elle est maintenant devenue presque naturelle même si les débuts ont dû provoquer quelques réticences masculines

²⁹ Entretien n° 23, Mariela Condo, 03/06/2014.

³⁰ *Duerme Negrito – Mariela Condo*, YouTube, ajoutée le 22 avril 2015.

qui n'ont pas résisté bien longtemps. Les musiques indiennes ou d'inspiration indienne ne rivalisent pas avec les musiques populaires latino-américaines qui ont un succès retentissant dans le monde actuellement. Mais on peut dire que ce qu'elles proposent n'en demeure pas moins un travail qui a toute sa place dans notre modernité.

Chacune des chanteuses que je viens d'évoquer participe à sa façon à l'émergence ou au renforcement d'une conscience collective indienne constructive et réparatrice, qui puise aussi bien dans ses racines lointaines que dans le présent pour se forger une identité propre, sans pour autant s'y enfermer et sans pour autant rejeter les influences que l'on pourrait qualifier, par commodité, d'« extérieures ».

Les Déesse-Mères du passé, ou la *Pachamama*, ont-elles entendu les supplications de leurs héritières et représentantes ? Ont-elles exaucé leurs vœux ? Quel regard porteraient Dolores Cacuango et Tránsito Amaguaña sur ces chanteuses et ces jeunes mannequins aujourd'hui ? Auraient-elles l'impression de ne pas avoir lutté en vain ? La musique, et surtout la mode, sont-elles dérisoires face aux nombreux défis, politiques, sociaux et économiques des communautés et des femmes indiennes ? Il semble, au contraire, que la recherche de la beauté et de l'harmonie, une beauté et une harmonie visuelle et sonore, fasse partie intégrante des luttes que doivent mener aujourd'hui ces femmes indiennes combattantes du quotidien que nous venons d'évoquer, en souvenir des grandes combattantes du passé. La musique et la mode ont peut-être même un impact plus grand dans l'imaginaire collectif que d'autres moyens de luttes plus traditionnels parce qu'elles font partie de la vie quotidienne et qu'elles concernent tout le monde.

Les avancées sur la question des femmes indiennes en Equateur et, plus largement, dans toute l'Amérique latine, sont conséquentes, on ne peut pas le nier, même si on sait très bien qu'il reste encore beaucoup à faire. Le dynamisme et la place grandissante de ces femmes dans leurs sociétés respectives, ne sont plus à démontrer et sont porteurs d'espoir et d'avenir.

Je terminerai par une information encourageante qui va dans le sens de ce constat et qui apparaît en quelque sorte comme un contrepoids aux paroles malheureuses de la jeune Vénézuélienne que j'ai évoquée au début de mon développement. Il s'agit de la nomination, en 2017, d'une jeune diplomate *shuar* de 28 ans, au consulat d'Equateur de Beijing, en Chine³¹. Ligia Utitiaj est la dernière femme, dans la liste que nous avons dressée aujourd'hui, qu'il faut inclure dans le club des femmes indiennes combattantes du quotidien. On pourrait y rajouter bien d'autres encore. La relève semble donc assurée.

³¹<https://www.facebook.com/ElCiudadanoEc/photos/a.228675443820196.57277.215498398471234/812955368725531/?type=3&theater>, consulté le 15/08/17.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages consultés

- GONZÁLEZ SUÁREZ, Federico, *Historia general de la República del Ecuador. Tomo primero*, Biblioteca virtual Miguel de Cervantes : <http://www.cervantesvirtual.com>, 2016, consulté le 12/08/17.
- LAVALÉE, Danièle, LUMBRERAS, Luis Guillermo, *Les Andes de la préhistoire aux Incas*, Paris : Gallimard, 1985.
- SALVADOR LARA, Jorge, *Historia contemporánea del Ecuador*, México : Fondo de Cultura Económica, 1995.

Entretiens

- Entretien n°4, Viviana Chango (Luna), 17/05/2014.
- Entretien n°23, Mariela Condo, 03/06/2014.

Vidéos

- Alexita ft Pacha Guillin Cullqui Campana Shina*, YouTube, ajoutée le 3 juillet 2014.
- Dolores Cacuango, 1969. Entrevista Rolf Blomberg*, YouTube, ajoutée le 21 juin 2017.
- Duerme Negrito – Mariela Condo*, YouTube, ajoutée le 22 avril 2015.
- Funerales Mama Tránsito Amaguaña*, YouTube, ajoutée le 10 mai 2017.
- PROGRAMA 20 (29-03-2014), *Bajo un mismo sol*, APAK, YouTube.
- Venezolanos hablan mal de Ecuador Son Feos Indios #ladybeladera*, YouTube, ajoutée le 12 septembre 2017.

Internet

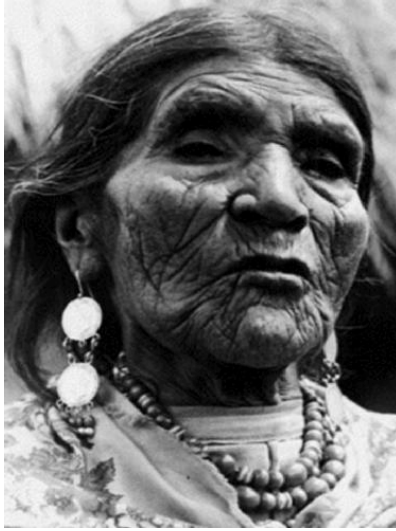
- <http://templeyonimatre.weebly.com/deacutecesses/priere-quechua-a-pachamama>, consulté le 02/08/17.
- <http://www.ballenitasi.org/2011/05/la-diosa-umina-identidad-viviente-del.html>, consulté le 02/08/17.
- <http://www.contagioradio.com/actualidad/ambiente/>, consulté le 10/08/17.
- <http://www.expreso.ec/actualidad/las-nustas-desfilaron-por-la-pasarela-en-colta-FM1709968>, 20 septembre 2017, consulté le 21/09/17.
- <https://historiaperuana.pe/biografia/micaela-bastidas-puyacahua/>, consulté le 15/08/17.
- <https://mouqawamet.wordpress.com/category/combattantes-du-quotidien/>, consulté le 20/08/17.
- <https://www.ec.viajandox.com/manta/leyenda-la-diosa-umina-A2658>, consulté le 02/08/17.
- <https://www.facebook.com/amazoomTV/>, consulté le 12/08/17.
- <https://www.facebook.com/churandy.tu.nueva.imagen>, consulté le 12/08/17.
- <https://www.facebook.com/ElCiudadanoEc/photos/a.228675443820196.57277.215498398471234/812955368725531/?type=3&theater>, consulté le 05/09/17.
- <https://www.facebook.com/TamyaMoran/>, consulté le 13/10/17.
- <https://www.facebook.com/VISPU-Elegancia-con-Identidad-180542158632947/>, consulté le 12/08/17.

<https://www.facebook.com/wasipungo.ec/>, consulté le 12/08/17.

<https://www.newyorklatinculture.com/pachamama/>, consulté le 02/08/17.

<https://www.pinterest.com/pin/514747432379136464/>, consulté le 05/08/17.

<https://www.servindi.org/actualidad-informe-especial/05/09/2017/mujeres-indigenas-que-todas-deben-conocer>, consulté le 06/09/17.



Dolores Cacuango (1881-1971)

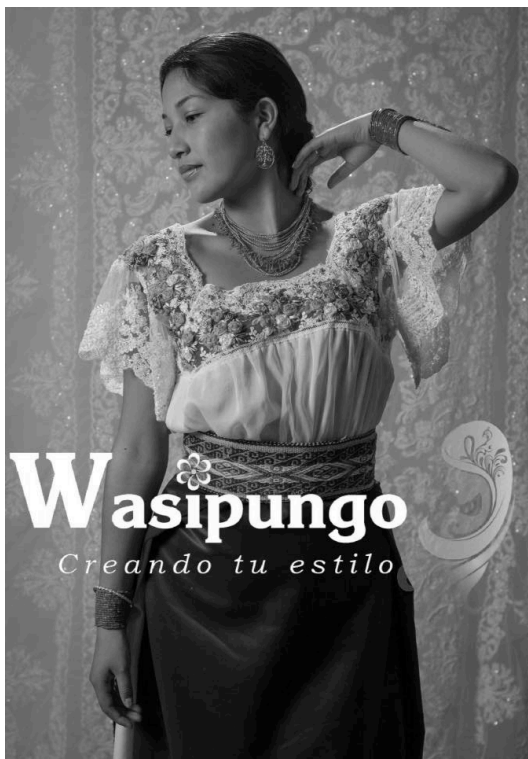


Mama Tránsito, Tránsito Amaguaña (1909-2009)



Las reinas de los pueblos modelaron con sus trajes típicos y se dirigieron al público en sus idiomas.







1935



2017



Pacha Guillin Yuquilema, chanteuse et musicienne *kichwa*